

Chapitre 1

Quelque part en Afrique

La maison, protégée des regards par une haie de bougainvilliers aux belles couleurs rouges, sommeille sous un ciel gris à travers lequel perce la chaleur du soleil équatorial chargée d'humidité. C'est ainsi chaque jour. La température élevée contribue à la formation de nuages qui déversent brutalement des torrents d'eau en fin de soirée. L'atmosphère moite, qui accable le corps, réduit considérablement l'activité humaine à partir de treize heures. Sur les murs, les margouillats aux belles couleurs font la chasse aux insectes tandis que sur le toit de tôle, envahi par des lianes, les rats dansent leur sarabande. Tout est absolument calme aux alentours.

À l'intérieur de la pièce principale, sobrement meublée, un ventilateur aux énormes pâles, brasse l'air au-dessus d'un canapé sur lequel un homme, d'une soixantaine d'années, est allongé en short et torse nu. Dans sa position alanguie, il respire bruyamment et, tandis qu'on le croirait profondément endormi, sa main qui semblait inerte, se lève brusquement pour chasser, d'une claque bruyante, un mous-

tique audacieux désireux de se rassasier d'une goutte de son sang, à l'heure sacrée de la sieste.

À pas feutrés, le boy en tablier blanc noué autour de la taille, va et vient de cette salle à la cuisine, les bras chargés d'assiettes et de couverts, pour ranger le désordre du repas. À chacun de ses passages, ses pieds nus laissent sur le carrelage des traces d'humidité qui disparaissent aussitôt. Il va sur la terrasse, qu'un entrelacs de lianes assombrit, pour secouer la nappe et s'attarde un moment par-dessus l'épaule du jeune homme penché sur une table où s'éparpillent les cinq-mille pièces d'un nouveau puzzle. Environ vingt-cinq ou trente ans, les cheveux blonds, les yeux bleus de son père, il n'est pas un fan de la sieste et préfère occuper autrement le début de l'après-midi. La chaleur, qui l'engourdit l'empêche de s'adonner à la lecture alors, il a trouvé ce moyen pour tuer le temps. Raisonnablement, il ne sort pas avant 17 heures sous ce climat qui paralyse l'esprit autant que le corps.

Chaque jour, selon un emploi du temps immuable, après la douche froide, il se rend à l'hôtel « Président » pour profiter de la piscine, du golf ou du tennis pour terminer la soirée au cinéma et au night-club, comme tous les jeunes de son âge. Les activités essentielles concernant le travail sont réservées au matin, à partir de 7 heures jusqu'à 11 h 30 où la température est acceptable.

Il a passé son enfance dans ce pays où son père, Jérôme Monet, a repris la plantation de café du sien. Sa famille fait partie des Français expatriés qui ont créé leur propre entreprise dans ce pays, entourés de l'amitié solide d'Africains qui les considèrent comme des frères et non comme des maîtres, et qui les respectent. Il a aussi des copains, carreleurs, électriciens, entrepreneurs de travaux publics pour la

construction de routes, de ponts, de barrages. Les experts en travaux manuels sont recherchés dans les pays en voie de développement. Certains sont rentrés actuellement en France pour leurs congés ou pour s'y installer définitivement, et depuis le départ de ses amis Manu se sent parfois seul.

Soudain une voix s'élève de l'intérieur :

– Kaïta, va chercher le courrier à la poste quand tu auras terminé la vaisselle.

– J'y vais tout de suite, patron.

– Prends la clef de la boîte postale.

Le boy ôte son tablier qu'il accroche à un clou derrière la porte de la cuisine et enfle ses nu-pieds. À grandes enjambées, il traverse la cour et se dirige vers la cabane où est rangée sa bicyclette, un cadeau de Noël du patron afin qu'il puisse se déplacer plus rapidement le matin pour se rendre au travail. Devant le portail grand ouvert, un minuscule chien du genre ratier monte la garde et accueille les visiteurs par ses aboiements. Il est inoffensif et pourtant les Africains le redoutent car il les tient en respect par ses jappements qui servent de sonnette.

Kaïta revient sans tarder avec une lettre pliée en deux dans la poche arrière de son pantalon. Le grincement des freins signale son approche. Il pose son vélo contre la grille entourant la terrasse et annonce :

– Du courrier, patron !

– Montre un peu de quoi il s'agit.

Le boy lui tend la lettre.

– Je t'ai dit cent fois de ne pas plier ainsi le courrier, et s'il y avait une photo ? Elle serait dans un bel état.

– Oui patron.

L'homme s'est assis sur le divan recouvert d'un tissu à carreaux jaunes et bleus, pour mieux lire la missive :

– Apporte-moi un coca frais avant de partir.

Il entend la porte du frigidaire qui se referme dans la cuisine et le glouglou du coca glacé dans le verre que le boy, à pas silencieux, pose sur la table basse devant son patron.

– Tu peux rentrer chez toi à présent. À ce soir.

La feuille de papier dépliée, Jérôme lit à l'aise en interrompant sa lecture par une gorgée de boisson rafraîchissante, puis il appelle son fils :

– Manu, viens voir !

– De mauvaises nouvelles, papa ?

– Oui et non, cela dépend comment on interprète. Tes grands-parents m'annoncent qu'ils ont décidé de rentrer dans une maison de retraite, ils y sont déjà installés depuis quinze jours. Ils ne pouvaient plus se suffire à eux-mêmes et s'y sentent plus en sécurité car ils ne sont pas à l'abri d'un malaise. C'est leur choix. À ce sujet, j'aurai besoin de toi.

– De quoi s'agit-il ?

– J'aimerais que tu partes quelque temps en France pour te rapprocher d'eux et voir si leurs affaires sont en ordre, est-ce que cela te convient ?

– Mais comment vas-tu gérer seul la plantation ?

– Je saurai me débrouiller. Et puis, je suis entouré d'une bonne équipe, ne te fais aucun souci pour moi. Quand nous aurons trouvé un acquéreur, ce qui ne saurait tarder, je songerai à prendre ma retraite, mais, aurai-je le courage de

quitter ce pays où j'ai passé les trois quarts de mon existence ?

– Quand veux-tu que je parte ?

– Dès que tu seras prêt. Je te donnerai le double des clefs de la maison où tu vivras désormais en attendant la suite des événements. Tu ne la connais pas encore, c'est une acquisition récente des parents.

– Effectivement, j'ai vu la photo d'une grande maison dans le département de l'Aveyron, à Rodez, je crois.

– Oui, c'est ça. Pour t'y rendre, tu prendras le vol qui atterrit à Toulouse et tu loueras une voiture pour circuler aisément durant tout le séjour.

– Tu vas te sentir seul ici, sans moi.

– Sûr, tu me manqueras mon petit, mais tu reviendras. Mes amis, mes voisins prendront soin de moi. Pars tranquille.

– J'irai rendre visite aux copains, tu sais ceux qui sont rentrés l'année dernière et qui ont une entreprise de peinture.

– Tu leur donneras le bonjour de ma part.

– Ce sera fait. Bon, je vais me préoccuper du titre de transport et préparer mes valises.

Manu est heureux de cette décision qui va mettre un peu de piment dans son existence.

Chapitre 2

Manu fait une découverte

Une semaine plus tard, Manu débarque à l'aéroport de Blagnac le matin du dernier lundi de novembre. Il a averti ses copains de son arrivée et ceux-ci l'attendent fébrilement. Dès qu'ils l'aperçoivent dans le hall des bagages, ils lui font des signes derrière la vitre pour signaler leur présence.

Le voilà déjà dans la salle des effusions, accablé de questions de la part des deux amis.

– Bonjour, Manu, quel plaisir de te voir !

– Tu reviens définitivement ?

– Cela dépendra. C'est gentil à vous d'être venus me chercher. Savez-vous si dans votre bled je trouverai une voiture à louer ?

– Mais bien sûr, tu sais, notre bled, comme tu dis, est une ville de vingt-trois mille habitants.

– J'ai hâte de la découvrir.

Ils rejoignent rapidement le parking dans la fraîcheur matinale d'une journée d'automne.

– Tu pourras t’acheter des vêtements chauds, nous allons attaquer l’hiver.

– Ah ! Quel plaisir de pouvoir se retrouver, dit Manu qui a pris place sur la banquette arrière. Ce soir nous ferons la fête et nous irons en boîte !

– Hola ! dit Philippe, il se croit encore en Afrique ! La boîte n’ouvre que le vendredi et le samedi.

– Bon, alors je vous invite au restaurant.

– C’est-à-dire, ajoute, Charles-Henri, les restaurants sont fermés le lundi, c’est le jour de congé des commerçants.

– Comment pouvez-vous vivre dans ce pays ?

– On s’y fait. Tu mangeras chez nous ce midi et on verra les jours prochains pour le resto.

– D’accord, c’est comme vous voulez.

La journée a paru courte. À midi, il a partagé le repas de ses copains et s’est endormi pour une courte sieste afin de récupérer la nuit blanche passée dans l’avion. Vers 16 heures, ses amis l’ont conduit à une agence de location où il a opté pour une Picasso. Il est pressé de se rendre dans la demeure des grands-parents sur le chemin de laquelle ses copains le précèdent car il ne connaît pas du tout la ville. Ils stoppent leur voiture devant une grande maison bourgeoise dans un quartier résidentiel.

– Voilà, c’est ici. On t’accompagne pour t’aider à allumer le chauffage ? Il doit faire froid dans cette immense bâtisse.

– Ne vous tracassez pas, la femme de ménage a fait le nécessaire. J’ai votre numéro de téléphone et je vous appellerai dès que possible.

– Entendu, mais en fin de journée, car nous travaillons sur des chantiers.

– Compris ! Vous êtes des potes !

Il ouvre la grille en fer forgé ouvragé telle qu'on n'en voit plus, et monte quelques marches pour accéder au perron. La porte monumentale s'ouvre après un tour de clef et il pénètre dans un grand couloir au carrelage gris et noir tandis qu'elle se referme en claquant. Il frissonne dans l'entrée lugubre. Sa valise à la main, il ouvre une porte au hasard, celle d'un petit salon. Il continue son exploration et trouve successivement une salle de séjour, la cuisine, une buanderie, un coin débarras. À l'étage ce sont les chambres, trois au total. Dans le fond du couloir du premier étage, il avise un petit escalier qui doit accéder aux combles. Chez lui, en Afrique, il n'a jamais eu l'occasion d'explorer un grenier, l'endroit où sont entreposés des tas de souvenirs. Il s'y rend en premier pour satisfaire sa curiosité. Le grincement des gonds rouillés de la porte s'étire dans la maison en un gémissement. Des toiles d'araignées, tissées savamment durant des années par une équipe d'arachnides expertes, prouvent que personne ne s'est risqué là depuis longtemps. Sur sa droite, un interrupteur donne de l'éclairage sur le bric-à-brac, digne d'être étalé dans les rues un jour de brocante. Il est ravi en pensant qu'il va sûrement trouver des traces des ancêtres dont on ne lui a jamais beaucoup parlé auparavant, soit par négligence, soit par manque d'intérêt pour les anciens, soit pour cacher des secrets.

Il se dirige vers une grande malle en osier couverte de poussière et l'ouvre. Elle contient des vêtements d'enfants ayant certainement appartenu à son père, des peluches usées par le contact des mains, des dessins et surtout un cahier à la

couverture marron à moitié déchirée sur laquelle il lit « Pour ne pas oublier ». C'est ce cahier qui l'attire.

Dans un vieux fauteuil poussiéreux, aux ressorts fatigués, il s'assoit sans se préoccuper de sa solidité et commence la lecture.

Il s'agit d'un cahier journal où des dates apparaissent en tête de chaque page. L'écriture à l'encre et à la plume est maladroite, celle d'un enfant sans aucun doute. Il commence :

« Je suis né le... en faisant le désespoir de maman qui ne m'avait pas désiré. Pourtant elle m'a aimé, choyé malgré tout alors qu'elle aurait pu faire le nécessaire pour m'empêcher de vivre... »

– Tiens, de qui peut-il s'agir ? Un garçon sans aucun doute, se demande Manu, intrigué par ces premières lignes, puis il poursuit.

« Je n'ai jamais connu mon père, un Allemand, m'a-t-on dit, qui m'a transmis ses cheveux blonds et ses yeux bleus sous les traits de ma mère... »

« Cela me fait penser à mon père. Jérôme est blond effectivement et ses yeux sont bleus comme les miens, qu'est-ce que cela signifie ? Mais ne nous emballons pas, il s'agit peut-être de quelqu'un d'autre, je ne connais aucun des membres de la famille ».

Manu tourne la page :

« Je vivais chez mon grand-père, avec ma mère qui me protégeait des méchancetés qu'elle subissait quotidiennement. Un jour, il fallut que je quitte ce cocon douillet pour me rendre à l'école à la rencontre des enfants de mon âge, j'avais six ans. C'est dans ce qui pourrait être appelé le temple du savoir que je découvris la méchanceté gratuite.

En effet, durant trois ans, je fus le souffre-douleur de mes camarades de classe. Ils me traitaient de sale boche, me crachaient au visage, m'insultaient, me rouaient de coups. Ah ! Je n'oublierai jamais les noms de mes bourreaux »

Une liste de huit noms faisait suite, au dos de la première page, puis le texte reprenait :

« Ces enfants étaient poussés par leurs parents qui martyrisaient aussi ma mère quand elle sortait pour faire les courses. Elle rentrait le visage livide et se mettait à pleurer, dans un coin de la cuisine, affalée sur une chaise. J'allais vers elle en lui disant « qu'as-tu, maman » ? Elle répondait « rien, mon petit, ça va passer, retourne t'amuser. » Afin de ne pas l'inquiéter, je ne lui racontais rien des sévices que je subissais à l'école, mais elle devait s'en douter sans oser me questionner.

Je venais d'avoir neuf ans quand elle mourut de tristesse et de chagrin, minée par un mal redouté qui lui fait cracher du sang. Moi, j'attribuais sa mort à la lâcheté des villageois qui s'en prenaient à une faible femme et je me retrouvai seul avec mon grand-père. Cette situation ne dura pas, car je me souviens que, quelques jours plus tard, des hommes à l'air bourru ramenèrent son corps ensanglanté qu'ils déposèrent, sans façon, sur la table de la cuisine. Il avait été tué accidentellement au cours d'une battue au sanglier.

Le récit continuait après une longue interruption. « Je n'ai guère de souvenirs de cette période comme si ma mémoire avait tenu à les effacer. Puis, je me retrouvai à l'orphelinat, sans aucune famille pour prendre soin de moi. À mon arrivée, la directrice m'avait montré la place qui m'était affectée dans un dortoir immense de trois rangées interminables de lits recouverts d'une cretonne blanche. J'étais un peu perdu, mais je cachai mon chagrin et j'acceptai mon

triste sort sans effusion de larmes. Ma seule consolation était ce cahier que j'avais pu sauver, sur lequel j'écrivais ma vie, ma pauvre vie d'enfant abandonné. »

Ensuite, la description de l'établissement, les repas, la discipline et enfin la sortie de l'orphelinat entre une dame et un monsieur désireux d'adopter un petit garçon.

« C'est à partir de ce jour qu'une existence heureuse commença pour moi avec un nouvel état civil. Désormais je n'étais plus Joël Martin. »

Manu, qui a refermé le cahier, reste songeur. « Tiens, ce sont les mêmes initiales que celles de mon père Jérôme Monet, remarque-t-il, mais sans doute s'agit-il d'une coïncidence. Et si mon père avait écrit ce récit ? Non ce n'est pas possible, il m'aurait dit depuis longtemps qu'il était un enfant adopté. »

Puis Manu relit quelques passages à la recherche d'indices qui le conduiraient vers son père et arrive bredouille à la fin du cahier. Il est révolté par les confidences de ce petit innocent qui a souffert, outre mesure, les brimades de méchants écoliers.

Les noms qui figuraient sur le cahier et le titre « Pour ne pas oublier » suggéraient un désir de vengeance évident de la part de l'enfant sinon, il ne les aurait pas minutieusement consignés. Qu'étaient-ils devenus à présent ? Qui était ce Joël ? Comment ce cahier se trouvait-il dans ce grenier ? C'est ce qu'il se proposait de demander le lendemain à ses grands-parents en allant les voir à la maison de retraite, déterminé à tirer cette histoire au clair.

– Voilà un séjour qui s'annonce plein d'imprévus avec cette énigme à résoudre, je sens que je ne vais pas m'ennuyer, se dit-il, en refermant la porte du grenier.